

I/O

n°86

Festival d'Avignon

#86 / Shaheman — Py — Awat, Barbot & Gauthier-Martin — Maillet — Ruiz Chaignaud & Laisné — Six — Meng — MASA Abidjan — Festival de Almada



Hauts-de-France en Avignon 2018



15 COMPAGNIES
SOUTENUES DANS LE
FESTIVAL OFF

Présence Pasteur : 10h30 - Voilées - Les Nouveaux Ballets du Nord-Pas de Calais / 11h25 - Les enfants c'est moi - Compagnie Tourneboulé / 12h50 - L'établi - Compagnie du Berger / 15h30 - Variations sur un départ - La main d'œuvres / 16h40 - Pulvérisés - Compagnie de l'Arcade / 19h - Shakespeare vient dîner - Barbaque Compagnie / 21h50 - On n'est pas que des valises ! - Compagnie Atmosphère Théâtre / 11•Gilgamesh Belleville : 10h25 - Quand j'aurai mille et un ans - Compagnie des Lucioles / 15h - Les travaux avancent à grands pas - L'Amicale / Artéphile : 11h45 - Ne vois-tu rien venir - Compagnie Sens Ascensionnels / 15h45 - L'Année de Richard - Compagnie Maskantète / Théâtre des Carmes : 11h25 - La violence des riches - Vaguement Compétitifs / Théâtre de la Bourse du Travail de la CGT : 13h - Moment d'angoisse chez les riches - Compagnie Lolium / Salle Tomasi : 22h10 - Lettre aux escrocs de l'islamophobie qui font le jeu des racistes de Charb - Compagnie du Théâtre K / Kabarouf Barthelasse : 19h30 - Amor Fati - Compagnie Plume de Cheval

Toute la programmation sur
www.hautsdefrance.fr

Retrouvons-nous sur



© Michaël Lachant / Région Hauts-de-France

ÉDITO

« DREAM IN BLUE »

Et si, debout sur les ruines, nous décidions naïvement de refuser les abîmes ? Avignon est un gouffre, l'immersion prolongée dans les remparts a des effets hallucinatoires qu'il s'agit de transformer en matière agissante. Plus Orphée qu'Eurydice, on s'écorche les paumes aux parois, avides de lumière, d'air frais et d'espoir. Car la joie vient à manquer. Si les artistes sont nos oracles d'aujourd'hui, demain ne s'annonce pas à la fête ; mais que fait-on avec tous ces drames, ces envolées tragiques et ces problèmes sans solution ? De quels bagages nos épaules se chargent-elles ? La noirceur du monde nous oblige à abandonner Eurydice et à chercher la voie vers des aurores, avinées mais heureuses, où la joie naît du refus collectif et adolescent du désenchantement. Toi, spectateur d'un soir ou d'une vie, soit poète ou soit président (hommage...), mais aimons-nous vivants avant que la mort nous trouve du talent.

La rédaction

Prochain numéro le 18 juillet

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-6

Gurshad Shaheman: Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète

Olivier Py: Pur présent

Philippe Awat, Guillaume Barbot & Victor Gauthier-Martin: Heroe(s)

Pierre Maillet: Portrait Foucault - Letzlove

EN BREF PAGE 8

REGARDS PAGES 10-11

Didier Ruiz: Trans (més enllà)

François Chaignaud & Nino Laisné: Romances inciertos, un autre Orlando

Mickaël Six: Glauco

Meng Jinghui: Badbug

TRIBUNE PAGE 12

RENCONTRES D'ARLES PAGE 16

Laura Henno: Rédemption

LA QUESTION PAGE 18

Guillaume Barbot

REPORTAGES PAGE 19

Festival de Almada

MASA Abidjan

Les Tréteaux de France,
Centre dramatique national
présentent

MISE EN SCÈNE
ROBIN RENUCCI

LA GUERRE
DES SALAMANDRES

DE KAREL ČAPEK

FESTIVAL VILLENEUVE EN SCÈNE

MAR. 10 → DIM. 22 JUILLET / 19H

RELÂCHE LE 19 JUILLET

PLAINE DE L'ABBAYE / SOUS CHÂTEAU CLIMATISÉ

Tréteaux
de France
Centre dramatique national

RÉSAS 04 32 75 15 95
WWW.TRETEAUXDEFRANCE.COM

IN IL POURRA TOUJOURS DIRE QUE C'EST POUR L'AMOUR DU PROPHÈTE

MISE EN SCÈNE GURSHAD SHAHEMAN / GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH, JUSQU'AU 16 JUILLET À 15H00 ET 18H00

« Véritable oratorio théâtral, "Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète" fait se rencontrer, de manière performative, paroles d'exilés, jeunes comédiens et composition électro-acoustique. »

TÉMOINS SANS CONTACT

— par Julien Avril —

Au gymnase du lycée Saint-Joseph, le metteur en scène franco-iranien présente une forme de théâtre oratorio écrite à partir d'entretiens faits avec des jeunes gens originaires du Moyen-Orient ou de pays méditerranéens. Ces récits initiatiques racontent à la fois une quête d'identité sexuelle LGBT et la persécution qui en résulte dans le contexte de guerre, de dictature ou de crise politique que vit leur pays. Persécution qui les conduira à l'exil.

Les premières amours, les premières étreintes fiévreuses font vite place à la violence dans la réaction des proches ou des communautés, jusqu'à la torture quand l'intolérance devient l'instrument du totalitarisme, et enfin la fuite pour survivre. C'est donc à travers le prisme de l'identité sexuelle que Shaheman nous demande d'observer les mécanismes de la guerre. Un prisme furieusement efficace, car cet « écart de conduite » que constitue une sexualité LGBT pour les sociétés traditionnelles, cette distance par rapport à la norme en place, permet de révéler d'autant mieux tous les ressorts de manipulation, d'aliénation et d'asservissement dont usent les

pouvoirs religieux ou communautaires. Ces témoignages sont éclatés, répartis en plusieurs voix, celles de la quinzaine de comédiennes et comédiens de l'École régionale d'acteurs de Cannes et Marseille. Une mosaïque à reconstituer, à trier même parfois, car il arrive que les récits s'entremêlent et que l'oreille doive faire un choix. Chacun raconte au micro sa pièce du puzzle, au sol ou debout, dans son petit territoire de jeu, à bonne distance des autres.



Jeunesse persécutée

Chacun crée autour de lui une bulle narrative dans la pénombre. Les costumes sont quotidiens. Les mouvements sont rares: une posture qui change, juste de quoi ne pas s'engourdir. Les acteurs se laissent porter par leur plaisir à rentrer dans le texte, bercés par la musique qui guide l'émotion. La création musicale de Lucien Gaudion est remarquable. C'est une vraie pièce dans la pièce, faite de nappes envoûtantes et de forte percutants. Ce spectacle est puissant dans la force des témoignages qu'il véhicule et par son minimalisme radical, mais il laisse une sensation

étrange de mise à distance, notamment dans l'absence de traitement des corps. Bien sûr, l'exercice du témoignage est extrêmement périlleux, et on comprend la prudence de ne pas flirter avec l'incarnation réaliste. Mais dans ce cas, pourquoi convoquer une telle troupe sur scène, avec tant de corporalités différentes, si rien ne vient les réunir? Ni l'éclatement de la parole en plusieurs interprètes ni le traitement vocal ne semblent vouloir les rassembler. On espère jusqu'au bout un tutti ou un mouvement commun qui nous permettrait à tous, acteurs et spectateurs, de faire corps ensemble et de créer ainsi un vrai moment (un rituel) de communion avec cette jeunesse persécutée, mais il ne vient pas. Si beaux, étonnants et poignants que soient ces témoignages, ils ne nous sont jamais vraiment adressés. La salle est mise à l'écart. Nous accédons à l'intimité de ces personnes réelles sans véritablement pouvoir entrer en contact avec elles, comme si une barrière était encore volontairement mise entre nous. Ce sentiment est d'autant plus gênant que les récits parlent tous d'exclusion et invitent au contraire à l'empathie et à la fraternité. Cet oratorio donne à entendre mais, hélas, pas à rencontrer.

FOCUS —

IN PUR PRÉSENT

MISE EN SCÈNE OLIVIER PY / LA SCIERIE, JUSQU'AU 22 JUILLET À 18H00

« Composé de trois courtes pièces, "Pur présent" se souvient des tragédies d'Eschyle qu'Olivier Py traduit et monte depuis dix ans. »

NOUS ESPÉRONS DE VIVRE

— par Lola Salem —

Quand Olivier Py crée à partir de ce qu'il connaît, son écriture textuelle et scénique dévoile une poésie de haute tenue. Les premiers pas de « Pur présent », au sein d'un univers carcéral avec lequel le metteur en scène a beaucoup travaillé, sont de qualité et nous promettent beaucoup. Mais, comme par fatigue, Py se prend immanquablement les pieds dans les chaussettes et détruit son propre geste par excès de lyrisme.

Le triptyque sur lequel est construite la pièce pose une question radicale: comment vivre dignement? Cette problématique est loin d'être nouvelle, et sa confrontation avec les angoisses existentielles autour de la fin de l'histoire ou encore la technique a envahi la scène de manière exponentielle. Cette année, à nouveau, Wajdi Mouawad nous a offert avec « Notre innocence » une performance somptueuse qui proposait non seulement de rassembler les mots de la jeunesse mais encore de repenser les codes mêmes de la représentation théâtrale pour, finalement, formuler un début de réponse. Dans « Pur présent », la quête s'essouffle et la force brutale tourne court au deuxième

tableau, où Olivier Py s'enfonce progressivement dans une critique facile des forces malfaisantes de ce monde. « L'argent », titre de ce nouveau segment, a même le droit à ses dix commandements du capitalisme, signe ultime d'une certaine complaisance à pointer du doigt ce qui fait consensus sans vraiment en tirer toute la substance.



Idéologie monocorde

Pourtant, la pièce cherche encore à se défaire d'une morale binaire et souhaite tenir ensemble – autant que faire se peut – les contradictions d'un monde désenchanté dont la violence est l'instrument à la fois de la laideur et de la rédemption. Les choses se gâtent au seuil de l'ultime partie. La robustesse du texte s'évapore pour ne laisser place qu'à des bribes d'idées mâchonnées et à un flot irrégulier d'images poétiques douteuses – comme celle d'un interrupteur céleste qui ferait tanguer les cieus entre nuit et sang. La dynamique des trois acteurs, qui occupaient l'ensemble d'un espace ouvert à la manière d'un ring, se fige abruptement. La présence si singulière de Nâzim

Boudjenah pendant les deux premiers tiers du spectacle s'évanouit, laissant derrière elle une étrange blessure dans la trame du récit, qui s'étiole par endroits et se fossilise par d'autres. Le présent persévère à tenir l'être en cisailles en remettant en question sa possibilité de rêve et d'action; mais rien de tout cela n'est vraiment satisfaisant. Non seulement, après plus de trois heures, aucun balbutiement de réponse n'advient, mais encore le questionnement initial résonne désormais bien creux. Rien n'arrive, rien n'est différent, rien n'est transformé. C'est Olivier Py lui-même qui s'inflige cette peine en refusant de dépasser ses propres a priori sur la morale qu'il assène comme une éternelle forme d'interdit. Au contraire, c'est précisément lorsque le metteur en scène choisit des moyens détournés qu'affleure le sens profond de sa pensée. Celle d'une revitalisation de la lutte avec un présentisme depuis lequel tout part mais aussi vers lequel tout converge. C'est quand le réel est trouble qu'il nous transperce de sa clarté et c'est quand on force sur lui une idéologie monocorde – celle du sauveur masqué et de la foule populaire, quelque peu attendue – qu'il se complait dans sa stérilité.



« Pur présent » © Christophe Raynaud de Lage

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

OFF **HEROE(S)**

MISE EN SCÈNE PHILIPPE AWAT, GUILLAUME BARBOT & VICTOR GAUTHIER-MARTIN
LA MANUFACTURE, À 10H20 (Vu au Théâtre de la Cité Internationale en février 2018)

« Attentats, démocratie dégradée, dédain glaçant des seigneurs de l'argent, trois metteurs en scène-acteurs s'interrogent sur la déglingue du monde. »

CRI D'ALARME
— par Julien Avril —

Ça commence comme le teaser d'une performance participative, le rêve éveillé de ce que serait un spectacle idéal avec une liberté totale et des moyens illimités, l'état dans lequel se sentaient les trois metteurs en scène comédiens Philippe Awat, Guillaume Barbot et Victor Gauthier-Martin en recevant une commande du Théâtre de Chelles: deux ans pour inventer un spectacle sur le thème de la guerre.

Mais que se passe-t-il lorsque l'actualité dé-passe en trombe sur la droite le sujet de votre spectacle? Comment prendre la parole quand le pays compte ses morts aux abords des stades, aux terrasses des cafés et dans les salles de concert? Pas d'autre solution pour continuer à créer que de s'accrocher à l'actualité. Comme trois cascadeurs s'agrippent à un train lancé à grande vitesse dans un film d'action, les trois artistes, pris dans la tourmente des événements post-attentats de 2015, cherchent à donner du sens à cette nouvelle ère qui s'ouvre. Pour mieux nous

embarquer dans cette course-poursuite avec le réel, ils la représentent sous la forme d'une chronique, faisant ainsi de son processus de création le sujet même du spectacle. Il s'agit de comprendre et, pour comprendre, d'enquêter. Enquêter sur ce qui fonde l'état d'urgence, ce qui se détraque dans notre démocratie, sur la nécessité de la guerre pour faire fonctionner le capitalisme...

“

Preuve par l'expérience collective

Dans un intérieur, espace diffracté de recherche et de mise en commun, pour ne pas dire de retrouvailles, entre les nappes sonores et le violon électrique de Pierre-Marie Braye-Weppe, ils épiluchent les discours aliénants, débusquent les liens obscurs entre les pays, les gouvernements et les industriels, observent la ronde des classes dominantes, démêlent les causes des conséquences. Ils inscrivent leur cheminement sur les murs où s'invitent

parfois des archives sonores et vidéo. Au milieu de tout cela émerge une nouvelle figure héroïque contemporaine, celle du lanceur d'alerte. D'Edward Snowden au John Doe des Panama Papers en passant par d'autres moins connus, c'est une figure éminemment tragique puisque, bien qu'altruiste, elle est juridiquement précaire, systématiquement menacée et bien souvent détruite par ceux qu'elle dénonce. Théâtre comme preuve par l'expérience collective, « Heroe(s) » nous explique à la fois comment créer facilement une société offshore sur Internet et pourquoi le miroir de la dette publique qu'on nous tend si l'on refuse de se plier aux politiques d'austérité n'appartient qu'aux alouettes et non pas aux générations futures. Le mandat de l'acteur est celui de jouer à notre place. Dans ce cas, ce n'est pas pour nous purger de nos passions afin que nous puissions reprendre une activité normale, mais bien pour lancer le jeu et nous mettre nous-mêmes en action. Comme au football, la première passe: l'engagement.

FOCUS —

OFF **PORTRAIT FOUCAULT - LETZLOVE**

MISE EN SCÈNE PIERRE MAILLET / LA MANUFACTURE, DU 21 AU 26 JUILLET À 23H00 (Vu au Monfort Théâtre en janvier 2017)

« Été 1975. Un jeune homme fait du stop sur l'autoroute en direction de Caen. »

REVOLUTIO, ONIS
— par Jean-Christophe Brianchon —

1975. Thierry Voeltzel, vingt ans, rattrape le temps perdu et s'essouffle à courir contre. Contre le temps et les systèmes, contre le monde et cet aujourd'hui qui empêche, avec dans le dos le vent d'une année 1968 qu'il n'a pas vue passer, trop occupé qu'il était à faire du patin à roulettes. Puis la rencontre, Porte de Saint-Cloud: Michel Foucault.

« J'ai rencontré le garçon de vingt ans », dira le philosophe. Alors, des discussions, des embrassades, des débats et un livre, « Vingt ans et après », publié en 1978. Un mauvais livre d'entretiens avec l'archéologue du savoir, fait de considérations au débotté sur la jeunesse, la révolution et ses affres. Sur le monde qui va et qui court, lui aussi, mais à sa perte, manifestement. 2016, le temps passe: création de l'adaptation de ce petit texte au succès dérisoire au CHU de Caen par Pierre Maillet/Foucault et Maurin Olles/Voeltzel. Ratage en vue? Immense réussite, pourtant. Sur la scène, le dialogue prend entre

ces deux acteurs qui occupent l'espace et s'écoutent brillamment en récitant à la lettre un texte dont il apparaît que seule la version audio aurait dû être publiée. Par un dispositif d'une simplicité désarmante mais d'une intelligence crasse, Pierre Maillet permet à chaque instant aux spectateurs de comprendre, par-delà le texte et ses errances, toute la beauté d'un homme de vingt ans et les raisons de nos échecs.

“

Désespérance joyeuse

Du haut de son gradin, Maillet/Foucault interpelle le jeune homme, figurant ainsi l'histoire de la prégnance écrasante des intellectuels sur des vies qu'ils ne connaissent pas, alors que sur l'écran en fond de scène c'est tout le théâtre et nos échecs collectifs qui se trouvent interrogés. En effet, au fil des titres qui s'y affichent et des discussions qui suivent, l'absurdité de cet art écrit pour être

parlé transpire, quand au gré des photos de manifestants qui s'enchaînent la question de la révolution apparaît et prend un relief que le texte de Voeltzel-Foucault n'a pas. Parce que oui, quand avant de partir en claquant la porte Maurin Olles s'arrête seul devant la photographie d'un enfant devenu symbole des luttes passées, c'est bien notre désir de refaire l'histoire qui se trouve mis en perspective. À cet instant, le spectateur ne peut alors plus que se rappeler avec une désespérance joyeuse les origines latines de la révolution nietzschéenne, qui n'était rien d'autre que le mouvement circulaire d'éternel retour à un point de départ. Désespérance joyeuse, oui, car en tuant 68 et ses idéaux, c'est une possibilité de vivre le présent qui s'offre à nous à l'instant où Maillet/Foucault demande « Et après? », et que Olles/Voeltzel lui répond: « Essayer de faire des choses là, aujourd'hui. Sans ça, je n'ai pas de projet. »

LE DERNIER MÉTRO
François Truffaut /
Dorian Rossel

LES FOURBERIES DE SCAPIN
Molière / Denis Podalydès

RABBIT HOLE
UNIVERS PARALLÈLES
David Lindsay-Abaire /
Claudia Stavisky

VxH - LA VOIX HUMAINE
Jean Cocteau, Falk Richter /
Roland Auzet

BESTIE DI SCENA
BÊTES DE SCÈNE
Emma Dante

ELVIRA
ELVIRE JOUVET 40
Brigitte Jaques-Wajeman,
Louis Jovet / Toni Servillo

INCERTAIN MONSIEUR TOKBAR
Michel Laubu,
Émili Hufnagel /
Turak Théâtre

JE N'AI PAS ENCORE COMMENCÉ À VIVRE
Tatiana Frolova /
Théâtre KnAM

SCALA
Yoann Bourgeois

BELLS AND SPELLS
Aurélia Thierrée /
Victoria Thierrée Chaplin

AMOUR
Compagnie Marie de Jongh

FRACASSÉS
Kate Tempest / Gabriel Dufay

ARCTIQUE
Anne-Cécile Vandalem /
Das Fräulein (Kompanie)

SOLEIL BLANC
Julie Berès

LA DAME AUX CAMÉLIAS
Alexandre Dumas Fils /
Arthur Nauzyciel

LE LIVRE DE MA MÈRE
Albert Cohen / Patrick Timsit /
Dominique Pitoiset

LA COLLECTION
Harold Pinter / Ludovic Lagarde

LE ROSAIRE DES VOLUPTÉS ÉPINEUSES
Stanislas Rodanski /
Georges Lavaudant

THYESTE
Sénèque / Thomas Jolly

IPHIGÉNIE
Jean Racine / Chloé Dabert

ULTRA-GIRL CONTRE SCHOPENHAUER
Cédric Roulliat / Compagnie
de Onze à Trois heures

J'AI PRIS MON PÈRE SUR MES ÉPAULES
Fabrice Melquiot /
Arnaud Meunier

LOGIQUE DU PIRE
Étienne Lepage /
Frédéric Gravel

OPENING NIGHT
John Cromwell /
John Cassavetes / Cyril Teste

OMG ORGANISME MODIFICATEUR GENETIC
Ioana Păun

ARTISTS TALK
Gianina Cărbunariu

LE FAISEUR DE THÉÂTRE
Thomas Bernhard /
Christophe Pertou

LA PLACE ROYALE OU L'AMOUREUX EXTRAVAGANT
Pierre Corneille /
Claudia Stavisky

LE MONDE RENVERSÉ
Clara Bonnet, Marie-Ange Gagnaux,
Aurélia Lüscher, Itto Mehdaoui /
Collectif Marthe

ANTHOLOGIE DU CAUCHEMAR
BALLET ÉPOUVANTABLE
Marcia Barcellos, Karl Biscuit /
Système Castafiore

Soyons réalistes, demandons l'impossible

SAISON 18 > 19



Célestins
THÉÂTRE DE LYON

04 72 77 40 00

THEATREDESCELESTINS.COM

**OFF AS FAR AS MY
FINGERTIPS TAKE ME**

Affublé d'une blouse blanche, j'enfile un casque et enfonce mon bras dans le trou d'une cloison. Je sens qu'on dessine quelque chose dessus. Une voix dans les écouteurs, celle du performeur Basel Zaraq. C'est lui de l'autre côté du mur. Il me raconte son double exil, de la Palestine à la Syrie, puis de la Syrie vers l'Europe. Le récit devient chanson rap en arabe, j'en lis la traduction. «As Far As My Fingertips Take Me», élaboré par Zaraq lui-même et Tania El Khoury, laisse des traces : le dessin sur mon bras d'une file d'êtres humains qui se heurtent à un mur. L'encre disparaîtra quelques jours plus tard, mais l'autre trace indélébile est une brèche dans mon âme qui ne se refermera pas, celle par laquelle j'ai tendu la main à cet artiste. La superposition des formes (musique, récit, poésie, image, sensation sur la peau) vient réparer quelque chose en moi, comme si le flux dispersé d'informations qui nous empêche d'appréhender la question des réfugiés dans son ensemble était rassemblé. La simplicité du lien qui se crée alors permet une empathie rare et bouleversante. **J.A.**

**MISE EN SCÈNE TANIA EL KHOURY
— LA MANUFACTURE, À 10H30 —****OFF JACQUELINE GENOU
SAUCE À L'ANCIENNE**

Ce spectacle n'est pas ce qu'il semble être. Pourtant, nous sommes bien confrontés à une forme de cabaret, piano voix, avec un homme habillé en femme, robe à paillettes et talons hauts. Un tour de chant à l'ancienne, plus suranné que contemporain mais qui a l'intelligence de ne pas abuser de la facilité affective de la nostalgie et qui parvient à rendre grâce aux textes autant qu'à la musique. Et ce n'est pas tant le strass qui brille sur cette petite scène aux allures de boudoir déniaisé, mais la douceur de la voix et ce pétitement malicieux au coin de ses yeux bleus. Jacqueline, elle cueille au cœur celui qui vient vers elle un peu par hasard et qui repart gai et léger se perdre dans les rues d'Avignon. **M.S.**

**MISE EN SCÈNE ERIC MALISZKIEWICZ
— AMBIGU THÉÂTRE, À 21H00 —****OFF LA RABBIA/ LA RAGE**

«La Rabbia» est un texte âpre qui brouille le dualisme entre politique et poésie. Pasolini écrit cette litanie des transformations du monde social de l'après-guerre, en 1963, à l'origine pour un film. Celui-ci égrène, sous une forme presque journalistique, les rapports de force mondiaux, les changements culturels de l'époque. Quelques échappées poétiques fluidifient cette énumération qui peine à retenir la concentration. Un désordre d'images projetées derrière ou sur le comédien agit comme les propos subliminaux que le texte ne dit pas, permettant à la charge pamphlétaire de s'exprimer autrement que sur le mode du discours : travail bienvenue, car si le comédien s'empare de ce texte difficile avec force, l'ensemble reste très aride, les propositions de mise en scène ne compensant pas assez la monotonie de l'inventaire. **M. de D.**

**MISE EN SCÈNE FLORENT MEYER
— ATELIER 44, À 10H00 —****EN BREF****OFF SALIR**

Un malaise habite cet énigmatique spectacle : «Salir», titre à double sens, parle de ce qui macule un être, le heurte, et de ce qui permet de «sortir» de cette blessure. Elles sont deux danseuses, énergiques et têtues, à la complicité intrigante parce qu'ambiguë, réunies par leur statut commun – celui de jeune femme, et comme telle, de proie potentielle des hommes. Se quittant rarement du regard, elles se cherchent, rivalisent parfois, le plus souvent se rattrapent, s'évitent la chute, comme si leur résilience dépendait de leurs balancements vigoureux. Pas de revendication féministe explicite mais une intelligence, celle de montrer la puissance de rebond de femmes. Dommage que le spectacle s'éparpille quelque peu depuis sa scène initiale, particulièrement glaçante parce que se tenant juste avant ce qui «salit» : dans une pénombre rouge, une jeune femme danse devant sa propre image, film d'une soirée poisseuse où celle-ci, alcoolisée, insouciant et vulnérable, est au bord d'une menace imminente, celle d'un éventuel abus. On aurait aimé une exploration plus profonde de cette blessure en particulier, quitte à assumer le sordide. La grâce de la danse vient parfois diluer la douleur – dès lors moins perceptible. Se dégage de «Salir» un étrange sentiment contradictoire d'inquiétude et d'espoir quant à la condition des femmes. **M. de D.**

**MISE EN SCÈNE
CLARA PRIEUR & CORINNE SPITALIER
— LES HAUTS PLATEAUX, À 19H45 —****OFF AUDITION**

Sous influence de «Black Mirror», «Audition» met en scène un jeu de pouvoir sur fond de nihilisme ultralibéral. Si les corps ont toujours une valeur marchande, ce n'est plus le corps beau qui est recherché, mais le corps malade. Dans un monde où on s'ennuie, on utilise les séropositifs comme vecteur de frisson, les lâchant incognito dans des orgies. Ce qui commence comme un casting érotique laisse alors place à un dilemme moral : peut-on accepter de contaminer quelqu'un sciemment quand 100 000 euros sont en jeu ? Malgré des personnages un peu caricaturaux, les comédiens parviennent à maintenir une certaine tension jusqu'à la fin de la pièce. «Audition» paraît cependant trop calibré pour un public d'étudiants, à qui on lancera, après lui avoir expliqué que le sexe n'est pas une roulette russe, des brassées de préservatifs pour bien appuyer le message. **A.S.**

**MISE EN SCÈNE TOTO FRANCESCO
— CAMPUS INTERNATIONAL, À 10H30 & 18H30 —****OFF LE BAIN & LE VOYAGE
À LA HAYE**

Il entre par derrière, droit et sec, nous fixe, sans dureté mais sans nous laisser pour autant la possibilité d'échapper à sa présence, comme la mort qui rôderait sous une apparence familière. C'est vers elle, vers les jours qui la précèdent à plus ou moins brève échéance, que convergent ces deux récits testamentaires de Lagarde. Le comédien Patrick Coulais restitue avec brio la sobriété délibérément plate et foudroyante de l'auteur. Évitant tout pathos, il se contente d'étouffer la salle avec la gravité des mots qu'il détache, arborant parfois un équivoque sourire aux lèvres, suggérant, à travers l'extrême plasticité de son visage, que les sentiments sont toujours mêlés. Ainsi la scène du bain – où Lagarde retrouve un ancien amant sur le point de mourir – concentre-t-elle le drame d'un corps épuisé et la légèreté d'un instant d'amitié – banal mais bien vivant, et comme tel, arraché au tragique. Réceptacle de leurs retrouvailles, sas avant l'absorption fatale, l'eau ressemble à une étrange parenthèse qui sort les corps de leur réalité. Dans ce spectacle d'une intensité rare, l'émotion culmine dans cette manière presque embarrassante de lier le pire et l'anecdotique, l'inéluctable et le quotidien. **M. de D.**

**MISE EN SCÈNE PATRICK COULAIS
— TRANSVERSAL, À 17H50 —**


littoral
Wajdi Mouawad / Simon Delétang

lenz
Georg Büchner / Simon Delétang

les molière de vitez
Molière / Gwenaël Morin

14 JUILLET AU 26 AOÛT 2018

Théâtre du Peuple Maurice Pottecher
40, rue du Théâtre 88540 Bussang
+33 (0)3 29 61 50 48 / www.theatredupeuple.com

GrandEst VIE OGGES

www.voixdesplumes.com

FRANCE 3 «UN PUR BONHEUR ! »
RADIO CLASSIQUE « C'EST EXCELLENT ET DRÔLE ! »
LE PARISIEN « UN SPECTACLE JOYEUX, GÉNÉREUX, CAPTIVANT. »

LE ROMAN DE MONSIEUR MOLIÈRE
BOULGAKOV, MOLIÈRE, LULLY

Une mise en scène et adaptation de **Ronan Rivière**
Lumière: **Marc Augustin-Vigier**
Avec **Ronan Rivière, Michaël Giorno-Cohen**
Et au piano: **Olivier Mazal**

SUCCÈS OFF 2017

LE DOUBLE
DOSTOÏEVSKI
Adaptation et mise en scène de Ronan Rivière

Musique: Léon Bailly
Décor: Antoine Milian
Costumes: Corinne Rossi
Lumière: Marc Augustin-Vigier
Collaboration à la mise en scène: Amélie Vignaux

Avec Ronan Rivière, Jérôme Rodriguez, Michaël Giorno-Cohen, Jean-Benoît Terral, Laura Chétrit, Antoine Prud'homme de la Boussinière, et au piano: Olivier Mazal ou Léon Bailly.

les 3 soleils
les 3 soleils - 4 rue buffon - 84 avignon

LE PETIT LOUVRE
14H40
CHAPELLE DES TEMPLIERS
04 32 76 02 79

RÉSERVATION
04 90 88 27 33
19h00
www.les3soleils.fr

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

IN TRANS (MÉS ENLLÀ)

MISE EN SCÈNE DIDIER RUIZ / GYMNASE DU LYCÉE MISTRAL JUSQU'AU 16 JUILLET, À 22H00

« Clara, Sandra, Leyre, Raúl, Ian, Dany et Neus arrivent au plateau et se présentent comme ils sont : des hommes et des femmes, longtemps assignés à un genre, dans un corps vécu comme une prison. »

RENGAINE HUMANISTE

— par Lola Salem —

Didier Ruiz continue sa série de théâtre documentaire, fondée sur une écriture participative, en abordant cette fois-ci la question de la transsexualité. Sur scène, l'aménagement minimaliste cherche à mettre en valeur les témoignages de sept personnes ayant achevé ou entamé leur chemin pour métamorphoser leurs corps et vivre en société sous une identité nouvelle. Leur parole, fragmentée à la manière d'une collection de portraits, est transmise tour à tour avec fluidité. Certaines bribes de récit bouleversantes s'entrecoûtent avec

des histoires plus simples, et le quotidien se mêle avec l'extraordinaire de leur condition. Mais une question – ancestrale – demeure : dans quelle mesure le théâtre procède-t-il à une mise en scène de la réalité ? Didier Ruiz prétend mettre à jour des vérités simples et sensibles ; pourtant, son geste est tout sauf inoffensif. Son propre discours se superpose à celui de ses acteurs et impose une rengaine moralisatrice dont la mélodie politiquement correcte dénonce à gros traits l'intolérance généralisée du monde. Dans le public, pourtant, Ruiz

ne fait que prêcher des convaincus. Son propos se perd dans certaines facilités et s'enfoncé dans un pathos qui exhorte à un humanisme – que personne ne conteste – tout en évitant soigneusement d'autres sujets. Changements de lumière dramatiques, animations de fleurs et musique d'ascenseur enrobent le fil narratif, tissé par les témoignages, d'une bien consciencieuse manière. C'est précisément lorsque les acteurs expriment leurs idées ou sentiments les plus complexes – et, sans doute, les plus controversés – que leur parole

s'interrompt, comme au bord d'un gouffre indicible. Sans tomber dans le voyeurisme, on aimerait simplement mieux comprendre ce rapport si particulier au corps qu'impose la modification partielle de l'enveloppe charnelle dans laquelle nous sommes nés. Des glissements de sens opèrent, invisibles, entre des faux synonymes lancés çà et là : corps biologiques, expression sociale du genre, sexe et sexualité. Après tout, le théâtre n'est-il pas le lieu où la confusion, sous couvert de poésie, peut être portée au pinacle ?

IN ROMANCES INCIERTOS, UN AUTRE ORLANDO

MISE EN SCÈNE FRANÇOIS CHAIGNAUD & NINO LAISNÉ
CLOÎTRE DES CÉLESTINS JUSQU'AU 14 JUILLET, À 22H00

« À la fois concert et récital, "Romances inciertos, un autre Orlando" s'articule en trois actes, à l'instar d'un souvenir d'opéra-ballet. »

BEAUTÉ SOPORIFIQUE
DES JÉRÉMIADÉS

— par Mariane de Douhet —

LE SONGE
D'UNE NUIT D'IBÈRE

— par Stéphane Héliot —

Nul doute que ce spectacle plaira, tant il donne simultanément au spectateur le plaisir sage de la perfection plastique et le frisson (relatif) de ce qui la met en danger : la figure androgyne de Chaignaud, qui interprète avec étrangeté trois figures espagnoles classiques, à la fois populaires, christiques, féminines, masculines, introduit en effet du trouble dans ce cabaret (trop) soigné, formellement très beau mais mortellement ennuyeux. Ce faisant, les consensuelles cases suivantes (satisfaction esthétique, minimum poétique, questionnement sur le genre, légitimité historico-théorique) sont cochées et devraient satisfaire autant la bonne conscience familiale que le festivalier en quête d'ambiguïté. Les évolutions transformistes du danseur ont beau captiver l'œil par l'étrange élégance que ces tableaux dégagent, ces métamorphoses restent plates, car elles consistent davantage en des changements de costume (on passe du guerrier de bois à la gitane baroque option christ en échasses) qu'à la mue organique d'un personnage en un autre. On a du mal à voir autre chose qu'un défilé maîtrisé de figures inconnues, que l'on contemple à distance, entre lesquelles les seules continuités que l'on parvient à tisser sont l'origine commune – l'Espagne médiévale et baroque – et l'identité mouvante. Le dolorisme appuyé de Chaignaud manque tellement de nuances que rien ne singularise ces trois personnages, si bien qu'ils n'ont, malgré les couleurs feu et les mélodies chaudes de la viole de gambe et du bandonéon, que la froideur des archétypes. La tension contenue du flamenco ne transmet plus qu'une sensation de mouvement étriqué qui, à force, essouffle la voix du danseur.

Aux esprits chagrins qui reprocheront à la sélection d'Olivier Py de « créations » authentiques, il faut recommander chaleureusement les « Romances inciertos ». Car il s'agit bien ici de création, de celles qui façonnent si bien un univers particulier et cohérent qu'il nous semble l'avoir toujours connu – alors qu'il mélange en fait les lieux et les époques, théorbe et bandonéon, cabaret, flamenco, jota et danse contemporaine, dans une synthèse de l'Espagne éternelle où Chaignaud excelle tour à tour en *doncella guerrera*, demoiselle travestie en conquistador vulnérable, aux mouvements d'automate corsetés par son armure de carton ; en archange saint Michel monté sur échasses, qui emprunte à la corrida la splendeur de ses tissus dorés, sa brutalité guindée et surtout son rituel de mise à mort, dans une descente de Croix déchirante ; enfin en gitane andalouse tourmentée... Dans cette Espagne idéale, sombre et fière, marquée par le poids des règles et la contrainte sur les corps, Chaignaud chante et danse gravement la complainte de personnages fragiles, à la fois pleinement incarnés et aériens comme des spectres, tant par moments il semble qu'un coup de vent sur le cloître des Célestins pourrait renvoyer au néant ces figures de théâtre d'ombres. C'est peut-être la solitude que l'on retient le mieux, celle du prisonnier dans ces armures somptueuses, de cet espace délimité par les musiciens – et lorsque l'une des apparitions en sort pour effleurer le public, c'est pour mieux souligner la distance qui nous sépare de ce fantôme en souffrance, mains crispées trop grandes et voix tremblante. C'est beau et terrible, on croirait voir des mythes qui souffrent comme des hommes.

REGARDS

OFF BADBUG

MISE EN SCÈNE MENG JINGHUI / LA MANUFACTURE JUSQU'AU 22 JUILLET, À 21H45

« Un jeune prolétaire à la pensée petite-bourgeoise, Prissykine, délaisse sa compagne, Zoïa Berezkina, pour faire d'Elzévire Davidovna Renaissance, une jeune bourgeoise, sa nouvelle petite amie. »

ANGOISSES GÉNÉRATIONNELLES

— par Youssef Ghali —

À chaque époque ses dystopies, et certaines sont parfois plus éloignées que d'autres. En s'emparant d'un texte de Vladimir Maïakovski, Meng Jinghui se confrontait à une œuvre d'anticipation de 1929, avec des peurs et des angoisses propres à son temps. Un texte qui, s'il avait été scrupuleusement respecté, aurait difficilement pu sonner autrement que désuet (le futur imaginé par Maïakovski se déployant, à quelques années près, aujourd'hui même, il n'en serait rien ressorti d'autre que la fausseté de ses prédictions). Meng Jinghui a décidé d'éviter cet écueil en concevant un autre futur à l'année 1929 de Maïakovski : le dramaturge russe imaginait

une société où le communisme aurait purgé les esprits de toute autonomie et fait du peuple une masse informe, le metteur en scène chinois propose une société beaucoup moins fictive où le communisme est mort et où l'individualisme a triomphé. Une résonance autrement plus actuelle et pertinente, d'où découle alors un spectacle multiple, foisonnant, où les effets scéniques s'enchaînent pour donner corps à un acte de rébellion manifeste. La volonté de subversion est évidente, l'envie de bousculer le spectateur, omniprésente. Au-delà de la fable et du propos – que l'on croira volontiers particulièrement audacieux dans la Chine d'aujourd'hui –,

c'est le geste artistique lui-même qui se fait acte politique. Et c'est malheureusement là que le spectacle se perd, dans la démultiplication de ses tentatives de coups d'éclat scéniques, qui finissent par paraître fabriqués et nous laissent nous interroger sur leur nécessité essentielle. La musique, jouée en direct sur le plateau, s'avère trop souvent illustrative, parfois bruyante. Les nombreux passages chorégraphiés imposent un rythme mécanique et empêchent l'intensité dramatique de s'installer. Les scènes d'agitation collective paraissent trop souvent forcées et dégagent rarement l'énergie organique nécessaire à emporter le spectateur. Quelques

moments de grâce demeurent, cependant, comme cette scène de rupture entre Prissykine et sa Zoïa au cœur brisé, ou cette autre scène de mariage où l'espace se déploie au-delà du rideau de fond de scène dans une respiration salutaire. Il serait injuste de parler de spectacle raté. Le qualifier de maladroit serait probablement condescendant envers un metteur en scène expérimenté qui n'a rien à prouver. Et cependant, face à ce « Badbug », il demeure un sentiment de frustration : celui d'être persuadé que l'adhésion complète à cette proposition ambitieuse ne tient qu'à un surcroît de sobriété.

OFF GLAUCOS

MISE EN SCÈNE MICKAËL SIX
GOLOVINE, À 22H15

« La genèse du spectacle prend forme avec la rencontre de danseurs hip hop et d'amateur du "Parkour" dans un lieu d'entraînement underground niçois. »

TRANSCENDANCE DE LA MOUILLE

— par Mariane de Douhet —

Voilà un spectacle qui va (ré)veiller la lubricité des jeunes et moins jeunes femmes (ainsi que celle des hommes, et pourquoi pas des pandas #1/O Gazette journal moderne), tant les torsos vigoureux et dorés des cinq interprètes sont une source de ravissement, un plaisir scopique autant qu'un appel haptique qui donnent envie d'embarquer immédiatement sur un cargo en espérant y trouver, davantage que des Philippins affairés, les moussaillons danseurs de « Glaucos ». Car oui, nous sommes sur un bateau qui tangue, au milieu de marins acrobates secoués par une mer dont les vagues seraient des coups de langue dans leur direction. Remercions celle-là, ou le dieu qui l'habite – Glaucos, figure marine de la mythologie grecque –, de faire swinguer le navire, cabrer la poupe, c'est l'occasion d'amener nos énergiques matelots en sarouel à d'impressionnantes torsions, de spectaculaires propulsions qui feraient passer la gravité pour un fait alternatif. Sur un navire instable, mieux vaut être en mouvement soi-même. Leurs corps domptés se meuvent avec la légèreté de l'écume, au point que leur élément semble être moins l'eau que l'air, matière dans laquelle ils puisent d'in-

visibles appuis, le paroxysme du spectacle étant une séance de pole dance sur mât – là, on passe carrément notre permis bateau. Laver le pavillon est l'occasion d'un balai de ballets, version hip-hop plus que « Fantasia » : tournant en dérision leur propre virilité, les danseurs désamorcent leur caricature, transformant la figure du marin en un objet d'humour, à l'opposé de l'habituel sérieux taciturne qu'on lui prête. La belle composition originale à la guitare qui les accompagne confère à leur traversée un charme de conte populaire. « Glaucos » est un spectacle généreux, qui s'adresse au spectateur, renouant avec un sentiment que le contemporain a trop tendance à faire passer pour coupable, machiavélien parce que jouant sur les apparences : la séduction. Ce qui séduit ici, c'est d'abord l'immédiate sensation du plaisir qu'ils prennent à danser, c'est cette manifestation explicite d'une joie qui ne se cache pas. Quant à la sueur, dont on voit les perles naître au fur et à mesure de l'effort, déposant à la surface de leurs muscles dignes d'un cours d'anatomie une pellicule luisante qui rappelle l'eau qui les entoure, elle les nimbe d'une aura de corps suintant donc vivant.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

TRIBUNE

Tous les soirs, laconiquement, la chaleur d'Avignon veut se disperser, et tous les soirs la ville blanchit à la LED – et la Voie lactée disparaît alors, périodiquement, pour un tiers de la planète.

Les rues intra-muros s'illuminent, les *skytracers* d'Antoine Traveret et de Philippe Berthomé grimpent aux étoiles romaines de la Cour d'honneur et les strobos de Nicolas Joubert flashent sans repos les soliloques de Don DeLillo à La Fabrica... Cinquante nuances de blanc rafraîchissent la moiteur du festival – la refroidissent même. Car le *fiat lux* de l'éclairage blanchit le monde: à force de clamer qu'il se réchauffe, le monde, on oublierait presque qu'il se refroidit. Fluos (souvent appelés « néons »), HMI (un type de lampe à décharge) – tous deux importés du cinéma dans les années 1970 par le très grand André Diot – et autres LED: tous opèrent surtout vers 6 000 kelvins, un blanc froid très loin des habitudes chaudes de l'Occident (vers 3 000 K). L'histoire de l'éclairage n'est-elle pas celle d'un refroidissement? Les dites lumières succèdent aux traditionnels halogènes (3 200 K), eux-mêmes dérivés des lampes à incandescence au tungstène (3 000 K)... Et tous venus de la première bougie (vers 1 500 K), lumière de référence, follement vivante (la bougie était d'ailleurs la mesure de l'intensité lumineuse avant d'être remplacée par le candela en 1954), et passablement obsolète au théâtre...

Refroidir: pas seulement la température (en kelvin), également la chaleur (en Celsius, voire en Fahrenheit). Les lampes TH (tungstène-halogène) et tungstène dépendent respectivement 82 % et 95 % de leur énergie en chaleur: autrement dit, seuls 18 W et 5 W sur 100 W sont utiles à l'éclairage. Or, les LED consomment par exemple 80 % à 90 % moins qu'une lampe à halogène pour une durée de vie environ cinq fois supérieure (autour de vingt mille heures); pratique quand on sait que l'éclairage représente 15 % de la facture d'électricité mondiale avec 670 millions de points lumineux. LED: lumière du XX^e siècle. Ère advenue depuis que son IRC (indice de rendu des couleurs) a escaladé la mesure 90, lorgnant le 100 parfait des halogènes. Les LED, doucement, deviennent aptes à distribuer le réel tel qu'il est, ou semble être. Avec pourtant un autre spectre lumineux: le rayonnement rouge et infrarouge des halogènes se dissipe devant le spectre bleuté des LED. Un décalage subsidiaire vu l'intérêt écologique de la réalité refroidie? Non. Peu disent que la LED produit des déchets ra-

dioactifs à sa fabrication (souvent chinoise). Peu disent que les mairies et les collectivités tendent à suréclairer vu le faible coût d'utilisation de la LED. Qui a la nuit la plus blanche? Peu disent également que le spectre d'émission bleu – notamment le bleu roi entre 415 et 455 nanomètres – dérègle le métabolisme des insectes et risque d'être nocif pour l'homme. À quelques exceptions près (les lampes SORAA privées de bleu), c'est le propre problématique de la LED. Pioché dans « Du trop de réalité », d'Annie Le Brun: « On a les Lumières qu'on peut, notre époque sera éclairée à la pollution lumineuse. » Oui! Les hommes annihilent les aveugles et les nyctalopes avec des lumières invasives. Où sont les espaces du noir? « Dans la nuit, tout a disparu, [...] mais quand tout a disparu dans la nuit, "tout a disparu" apparaît. La nuit est apparition du "tout a disparu" », disait Blanchot.

« Quid des partis pris des éclairagistes de demain? »

On ne croit pas si bien dire: le spectre bleu ralentit effectivement la production de la mélatonine, l'hormone du sommeil. Le repos s'efface avec sa maîtresse la nuit... Les nouvelles lumières sont les prémices d'une effervescence 24 heures/24 – et avec elles, le rêve millénaire d'une surveillance générale. La surface « luciolesque » des diodes LED n'est-elle pas le masque de l'hélicoptère pasolinien, qui traque avec le bien nommé *skytracer* de Thomas Jolly l'évadé, le reclus, le fantôme, le conspirateur? Blanc froid: blanc mort. La température de la LED ne change pas en fonction de l'intensité (une LED à 6 000 K l'est de 1 % à 100 %, contrairement aux halogènes qui sont plus chaudes à faible intensité) et elle ne chauffe presque pas (d'où le déferlement des fameux « rubans à LED » dans les scénographies). La LED a-t-elle une âme? La LED et les fluos ne sont pas des lumières continues, mais une série de flashes beaucoup trop rapides pour être perçus par l'œil humain (imaginez que le néon de votre supermarché flashe en réalité cinquante fois par seconde). D'où la récurrence des LED stroboscopiques dans « Joueurs, Mao II, Les Noms » par exemple. La LED est une lumière plate, lisse, elle n'accroche pas la peau: elle répand des aplats. Le blanc lave, c'est connu. L'éclairagiste Ludovic Bouaud s'en amuse dans « OVNI(S) », d'Ildi! eldi, avec des boîtes à lumière qui surexposent et nettoient les aspérités des acteurs. Plus blanc

que blanc, dirait l'autre, et il fonce vers nous. En physique, le *blueshift* désigne le bleuissement de la lumière lorsque la distance entre la source lumineuse et l'observateur s'amenuise (on remarque le même effet pour le son qui devient plus grave lorsqu'il s'éloigne de l'auditeur): c'est l'effet Doppler-Fizeau. Je crois que l'homme traverse une ère du *blueshift*: la galaxie lumineuse ne cesse d'envahir la nuit de spectres bleus. Elle se rapproche si vite qu'elle bleuit (si vite qu'elle ne tardera peut-être pas à se bioniser) et qu'elle nous aveugle. Car le *blueshift* est un rapprochement qui empêche précisément de le discerner: qui voit l'ampoule dans les phares d'une voiture?

Au fond, toute lumière est subordonnée à une économie du « bien voir ». La lumière doit bien éclairer: des visages vrais pour les acteurs, pour les badauds, des bouilles identifiables. Or l'ASCE (Association pour la sauvegarde du ciel et de l'environnement nocturne), dans un récent rapport, a préconisé pour les éclairages publics d'utiliser des lumières au sodium (ou toute lumière inférieure à 2 300 K, c'est-à-dire un jaune orangé), qui interfèrent très peu avec leur environnement. Seul hic: les « sodium » disposent d'un très faible IRC de 70. Autrement dit, la lumière qui préserve au mieux l'écosystème demande un « mal voir », une dégradation du réel. Coïncidence épistémologique? Préserver la nature, c'est la rendre sous un jour diminué; la rendre à la nuit. La « sodium » est une lumière surannée, celle des espaces souterrains et des banlieues industrielles – celle d'une poésie qui s'efface à chaque heure. Genet écrit dans « L'Étrange Mot d'... »: « Dans un monde qui semble aller si gaillardement vers la luminosité analytique, plus rien ne protégeant nos paupières translucides [...] je crois qu'il faut ajouter un peu de ténèbre. » La ténèbre, n'est-ce pas précisément un « mal voir »? Je pense à François Fauvel, du Théâtre du Radeau, bricolant encore des « sodium » dans les scénographies de François Tanguy... Ou à Rémi Godfroy, qui subvertit la nature de la LED dans les ascèses passagèrement colorées de Claude Régy. Faudrait-il également vider les placards, ressortir nos lampes à huile et la leur naphthalinée de nos chandelles? Toutes portent en elles la chaleur du « mal voir »: elles pointent vers le rouge salvateur. Quid des partis pris des éclairagistes de demain? Le *redshift*, versant inverse du même effet Doppler, renvoie, lui, à l'éloignement de la lumière par rapport à l'observateur. Anecdote: le *redshift* le plus célèbre n'est autre que celui de l'expansion de l'Univers... Nouvelle coïncidence? Folle poésie! Cherchons donc à nous expandre: rougissons.



Biennale de Venise, Festival d'Édimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitez (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Next Wave (New-York), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), On Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), Homo Novus (Riga), Helsinki Festival...

#10MICRO

- “ Attendre devant le bar du IN? T'as cru que j'allais sacrifier ma dignité pour une pinte? ”
@youssefghali
- “ La ville d'Avignon aménage une voie verte «apaisée» pour les piétons et les cyclistes d'Avignon... Ca, c'est pour les gens qui ont vu le spectacle de Gosselin. ”
@cordicopolis
- “ Et quand le lyrisme d'Olivier Py s'évapore dans la charpente de la scierie mon regard échoue sur les visages assoupis, les sourcils froncés et le ballet des feuilles de salle qui sursautent, éventails improvisés sur les robes légères. Joie du trifrontal. ”
@julienavril
- “ OVNI(S) au @FestivalAvignon. Remplissage complètement inepte, tout est moche, ils auraient pu appeler ça NUL(S). ”
@poissonsoluble
- “ On a appris récemment que la quantité d'ours en gelée produits par an par Haribo équivalait à trois fois la circonférence de la Terre (donc environ 120 000 km). On parie que les tracts du OFF mis bout à bout battent les ours. ”
@marianededouhet
- “ Le méta, c'est quand on n'a plus rien à dire. ”
@auroretwerkov
- “ «C'était cool de voir Thyeste avec toi!», «Ah super, je me demandais justement ce que j'avais fait hier soir.» ”
@lolasalem
- “ Je n'aime pas les gens qui parlent du besoin de se laver de quelque chose, parce que dans "laver", on a l'impression que la saleté est sale. ”
@marianededouhet
- “ 200 morts dans un incendie au Gilgamesh hier soir: cette fois-ci, l'alarme sonnait pour de vrai. ”
@julienavril
- “ Ce qui ne nous tue pas nous rend plus mort (un spectateur après Iphigénie). ”
@lolasalem
- “ Facebook : quand tu postes des photos de toi à la plage alors qu'en fait tu t'es fait sodomiser dans une prison #NousVoiNous ”
@HairyMat
- “ Se tromper sur les chiffres de la parité dans son propre festival, ça fait mauvais genre. ”
@lolasalem

THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS
DIRECTION DANIEL JEANNETEAU

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

T2G

SAISON 2018 2019

THE DARK MASTER KURÔ TANINO
AVIDYA, L'AUBERGE DE L'OBSCURITÉ KURÔ TANINO
UN FILS FORMIDABLE SHÛ MATSUI
WAREWARE NO MOROMORO (NOS HISTOIRES...) HIDETO IWAI

PERDU CONNAISSANCE THÉÂTRE DÉPLIÉ / ADRIEN BÉAL
TRISTESSE ET JOIE DANS LA VIE DES GIRAFES TIAGO RODRIGUES / THOMAS QUILLARDET — LA SOURCE DES SAINTS SYNGE / MICHEL CERDA
LES BACCHANTES EURIPIDE / BERNARD SOBEL
IPHIGÉNIE RACINE / CHLOÉ DABERT — JE M'APPELLE ISMAËL LAZARE
MÉDUSE LES BÂTARDS DORÉS — EROR (THE PIANIST) GEORGIA SPIROPOULOS
LONGUEUR D'ONDES PAUL COX / BÉRANGÈRE VANTUSSO
JUKEBOX ENCYCLOPÉDIE DE LA PAROLE — COUAC ALAIN MICHARD
CONCERTO(S) BERNARD CAVANNA — WITCH NOISES LATIFA LAÂBISSI
LES VOIX BLANCHES DOMINIQUE PETITGAND — DES ESPACES AFFECTIFS * DUUU RADIO
FESTIVAL IMPATIENCE — ADOLESCENCE & TERRITOIRE(S) MARIE PIEMONTESE

ATELIERS LIBRES — COMITÉ DES LECTEURS — REVUE INCISE

VILLE DE GENNEVILLIERS
hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT
FESTIVAL D'ARTS SCÈNES & MUSIQUES À PARIS 47^e édition
www.theatre2gennevilliers.com
01 41 32 26 26

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

RÉDEMPTION

EXPOSITION LAURA HENNO / COMMANDERIE SAINTE-LUCE JUSQU'AU 26 AOÛT

«Fidèle à son exploration d'une humanité déchue, dont elle révèle la capacité à incarner de grands récits, Laura Henno s'est immergée dans la cité perdue de Slab City au coeur du désert de Californie.»

DU CRÉPUSCULE EN AMÉRIQUE

— par Clara Sandeau —

On est d'abord frappé par les portraits grand format d'une Amérique désœuvrée, par certains très jeunes, photographiés devant leurs habitacles de fortune, dans l'ultra-blanc et le bleu éclatant des vastes ciels du désert, à l'heure où la lumière descend et dessine très nettement les contours.

Celle-ci offre une palette naturelle de dégradés – du rouge au rose, et du turquoise au blanc – emblématiques de cet «Outremonde» (titre de la série dans son ensemble). Si le propos de Laura Henno n'est pas explicitement politique, le choix du titre, «Rédemption», se décline d'abord à travers les deux personnages phares de l'exposition : un pasteur à barbe blanche qui prêche dans un désert à ciel ouvert, et un jeune évangéliste, sujet principal du film présenté à la fin de l'exposition. «Rédemption» commence avec les portraits de quelques habitants choisis de Slab City, sept ou huit hommes et femmes dans leur environnement fait d'objets récupérés. On y découvre la famille «Jack» dont «Ethan», «Jack Jack», et leurs jeunes parents. Un triptyque montre le pasteur qui crève la photo à droite, et l'une de ses fidèles, à gauche. Lui, longue barbe blanche et regard fixé vers le sol, campé dans un décor de bâches noires déchirées. Elle, suivant le sermon à l'aide d'une vieille Bible écornée avec la complicité d'un gros serpent enroulé autour du cou. Une autre série présente deux jeunes avachis devant un bus hors d'usage qui

leur sert de maison. Si ces portraits figurent une Amérique «trash» et aphasique, des trousées de lumière captées par l'œil de la photographe offrent un point de fuite vers le sacré ou éclairent les contours des visages du jeune «Ethan» et de sa mère comme dans une peinture religieuse.

“

Impression de suspension

Ainsi que dans ses séries précédentes, dont «M'Tsamboro» (2017) ou «Missing Stories» (2014), Laura Henno se place en «go between» entre le spectateur et ces êtres à la fois fixes et à la dérive, plantés dans un état de transition permanent. Car le mouvement mythique vers l'Ouest que ces pionniers modernes de Slab City pourraient incarner semble ici statique, ou circulaire, à l'instar de la parole biblique déclamée par le jeune évangéliste sous forme de rap solitaire dans le film présenté à la fin de l'exposition. Le signifiant de cette litanie se perd dans la répétition de mots quasi identiques, qui signalent, au-delà du sacré, la nécessité de se muer, de parler, communiquer avec le divin. Plutôt que de réparer un péché ou prêcher la bonne parole pour convertir les foules, il s'agit de réclamer son moi, en passant par un toit et une terre, qui leur aurait échappé dans une autre vie. C'est en ce sens que «Rédemption» s'inscrit dans la tradition du *road trip* photographique, de Dorothea Lange à Walker Evans et Robert Frank, dont l'exposition «Sidelines» oriente la

thématique de cette année vers le choix du décentrement comme art photographique. De l'ancienne base qui servit à la marine pendant la Seconde Guerre mondiale, baptisée Slab City pour les chapes de béton autour desquelles s'est érigée la communauté, on n'aperçoit quasiment aucun «vestige». En effet, il faut prendre le temps de voir le film qui clôt l'exposition pour s'approcher d'une de ces *slabs*, où le jeune évangéliste tente de mesurer la profondeur d'un puits avec les pieds pour cultiver son jardin. Nous sommes dans du Beckett, là où le personnage s'applique, avec son corps, à façonner un espace antédiluvien, qui lui échappe. Notons que «Rédemption» ne porte pas un regard misérabiliste sur les pauvres blancs de la nouvelle Amérique. Mais il y a quelque chose d'inquiétant dans la familiarité de cet univers déchu. La chaleur des couleurs et la beauté des contrastes, la nonchalance des expressions des portraits, l'impression de suspension qui se dégage de ce monde en dehors du temps plantent un décor de fausse légèreté. Ce n'est qu'au détour d'une scène filmée dans un bus squatté par une jeune femme que l'on aperçoit un signe de la réalité contemporaine : un sticker «Trump / Pence» collé au pare-brise. Un indice, qui permet de lire ce topo reconstitué de morceaux disparates d'«americana» – les objets du folklore dont Slab City est entièrement bricolée. Des signes visibles de vies que la photographe a tenté de capturer dans leur acte confus de résistance passive.

RENCONTRES D'ARLES



«Rédemption» © Laura Henno

Auditions
2019



MANUFACTURE

manufacture.ch

Bachelor Théâtre
Bachelor Contemporary Dance
Master Théâtre

La Manufacture – Haute école des arts de la scène offre à Lausanne trois filières de formation supérieure : un Bachelor Théâtre (pour comédiens), un Bachelor en danse contemporaine (pour danseurs) et un Master Théâtre (orientation mise en scène).

Ouverture des inscriptions : décembre 2018

Hes-so
Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz
University of Applied Sciences and Arts
Western Switzerland

LE MISANTHROPE

CA

25.09 >
28.09.18

DESIGN GRAPHIQUE : STUDIO ANTIWORLD / ILLUSTRATION : FESAB DE LORIENT / COLLECTIF SUPER TERRAIN

TEXTE MOLIÈRE
CRÉATION COLLECTIVE COLLECTIF ARTISTIQUE DU THÉÂTRE DE LORIENT
DIRIGÉE PAR RODOLPHE DANA

THÉÂTRE
DE LORIENT

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

AVEC JULIEN CHAVRIAL, RODOLPHE DANA, KATJA HUNSINGER, ÉMILIE LAFARGE, MARIE-HÉLÈNE ROIG, ANTOINE SASTRE.
MAXENCE TUAL SCÉNOGRAPHIE RODOLPHE DANA avec la collaboration artistique de KARINE LITCHMAN LUMIÈRES VALÉRIE SIGWARD
COSTUMES ÉLISABETH CERQUEIRA

PRODUCTION Théâtre de Lorient, Centre dramatique national
COPRODUCTION Maison de la Culture de Bourges; L'Archipel - Fouesnant-Les Glénan; Le Canal - Redon; Théâtre du Champ au Roy - Guingamp

11

LA QUESTION

À QUI LE TOUR ?

— par Guillaume Barbot —

« Un / une présidente, un / une directrice de lieu, un / une victime, un / une rescapée?... et le tour de quoi? de taille? de pâte de maison? du monde? »

la question démarre et déjà j'hésite à me lancer alors je vais vous raconter mon déjeuner (désolé) j'ai revu un ami d'enfance, d'adolescence plutôt, un de ces amis qu'on revoit tous les cinq ou dix ans sans avoir la sensation de s'être vraiment quittés. Ça ne sent pas la nostalgie, juste le souvenir. On boit un verre. On se résume nos dernières années en quelques mots un peu mal choisis, on improvise, on se regarde, surtout moi, lui fixe devant, alors tu vas bien?

je suis en pleine représentation de « Heroe(s) », on y cause d'évasion fiscale, d'ailleurs on mentionne la Société générale, tu travailles toujours à la Société générale toi?

oui
tu sais que c'est une banque qui détient 979 comptes offshore juste via le Panama?

non, il ne le sait pas, ou pas vraiment, il est heureux – sincèrement – dans sa boîte, la Société générale est une des sociétés du CAC 40 où il fait très bon vivre, c'est un sondage qui le dit, son directeur a même été élu meilleur président par un autre sondage, ami ou cousin du premier... donc... Avec tous ses scandales, les salariés de la banque sont restés soudés, solidaires. Pas évident à vivre cette tornade. Panama Papers, et confrère. Je comprends. Tu pourrais parler d'une autre banque, plaisante-t-il. Il a raison. Il y a de quoi faire. J'ai toute une liste sous la main... de toute façon rien ne s'arrête, tout continue... depuis, déjà, les Paradise Papers... et demain... à qui le tour? l'actualité y répondra bien plus vite que moi, je swingue mais pas au même tempo... je lui dis à tout à l'heure, à mon ami, à vite même... j'espère ne pas l'avoir vexé avec mes histoires.»

« Heroe(s) », mise en scène de Guillaume Barbot, Philippe Awat et Victor Gauthier-Martin, La Manufacture à 10h20.

LE FAUX CHIFFRE

83

C'est le record de tracts refusés lors d'un trajet entre la place Pie et la rue des Teinturiers.

L'HUMEUR

« Y a pas que les grands qui ont des sentiments. »

Melody

LECTURES RFI

LES CINQ FOIS OÙ J'AI VU MON PÈRE
LE 15 JUILLET, À 11H00

Sur une proposition du Festival des franco-phonies en Limousin. Aujourd'hui encore à l'âge où je suis vieux, je ne cesse de le chercher, écrit Guy Regis Jr, poursuivant son questionnement sur la famille et l'absence.

QUE TA VOLONTÉ SOIT KIN
LE 16 JUILLET, À 11H00

Cette pièce est l'histoire d'une femme qui exige d'être aimée au milieu de la fureur d'une ville dont les ombres et les mirages se font chair afin de porter le désir et de rendre possible le rêve de l'amour et l'amour du rêve.

RETOUR DE KIGALI
LE 17 JUILLET, À 11H00

Des jeunes artistes rwandais et européens ont travaillé ensemble sur le rapport qu'ils entretenaient avec le génocide des Tutsis au Rwanda. Certains en ont été victimes, d'autres témoins, certains sont nés après, d'autres ne l'ont connu que de très loin.

Jardin de la rue de Mons

FESTIVAL DE ALMADA À LISBONNE, VERS UN « THÉÂTRE-MONDE »

— par Pénélope Patrix —

Ce qui frappe, dans cette 35^e édition du Festival de Almada, c'est la place de premier plan qui est donnée à la traduction, aux projets tendus entre plusieurs langues et plusieurs pays, dans une folle et vertigineuse emballée des sonorités, des langages et des cultures. Auront en effet résonné deux semaines durant, sur les plateaux de Lisbonne et d'Almada, des spectacles en croate, castillan, slovène, anglais, français, italien, portugais, tirés d'œuvres d'auteurs mexicain, allemand, burkinabé, norvégien ou belge.

En cela, ce festival se donne réellement comme le terrain d'expérimentation de ce que pourrait être un « théâtre-monde », qui traverserait les frontières, les cultures et les langues, emportant sur son passage les idéologies et les références culturelles, pour venir toucher un public bien localisé, bien réel, dans un endroit donné – en l'occurrence celui d'Almada, ses habitants, fidèles adeptes du festival, auxquels se mêlent temporairement le public lisboète, les troupes étrangères et les amateurs de théâtre venus des quatre coins du monde. Ainsi, en l'espace de quelques jours, on aura vu « Colónia Penal », tiré du « Baigne », de Jean Genet, dans une traduction pour la scène de l'acteur Luis Lima Barreto. « Lulu », du dramaturge allemand Frank Wedekind, qui se déroule entre Berlin, Paris et Londres, pièce culte jouée pour la première fois par une compagnie portugaise majeure, celle du Teatro Nacional São João de Porto. « Kalakuta Republik », pièce-manifeste du chorégraphe burkinabé Serge Aimé Coulibaly, en hom-

mage au musicien et activiste nigérian Fela Kuti, inventeur de l'afrobeat, où les slogans politiques, projetés en anglais sur des écrans, servent de trame de fond à la danse et à la musique. « Liliom », du dramaturge hongrois Ferenc Molnár, dans une mise en scène de Jean Bellorini, où l'univers forain, le clown et la musique live imprègnent le spectacle au moins autant que les dialogues. « Isabella's Room », de Jan Lauwers, pièce bilingue français-anglais jouée par la troupe belge Needcompany, où toute réplique des acteurs a un contrepoint musical ou chorégraphique.

“

Mondialité culturelle positive

« La Réunification des deux Corées », que Joël Pommerat a lui-même montrée à Almada en 2014, montée ici en croate par le metteur en scène italien Paolo Magelli avec la troupe du Gvella Drama Theatre, de Zagreb. Et « Zapiranje ljubezni » (« Clôture de l'amour »), pièce que Pascal Rambert a lui-même emportée dans le monde entier, et dont s'empare ici le metteur en scène croate Ivica Buljan avec le prodigieux couple d'acteurs slovènes Pia Zemljic et Marko Mandić. Dans chaque spectacle venu de l'étranger, s'ajoute au texte dit par les acteurs le surtitrage en portugais, créant une accumulation de langues et de textes. Le spectateur voit, entend, et lit en même temps. Cette gymnastique est particulièrement saisissante dans le spectacle de Buljan, en slovène, où le duel entre les acteurs, dont le public d'Almada entend les mots sans les comprendre, passe beaucoup par

l'expression des corps, les intonations de la voix, mais se déroule aussi, dans ce cas, sur fond de projection du texte de Rambert traduit en portugais. Les acteurs de Bellorini ont savamment joué de ces effets-écran, glissant çà et là une réplique en portugais, transformant un jeu de mots, tournant les barrières de langue en éléments de jeu. La polyphonie de ce théâtre-monde, on l'aura compris, a aussi à voir avec l'entrelacement des langages dramaturgiques convoqués sur scène, qui créent une véritable polysémie. Dans presque toutes les pièces, la parole interagit avec le cinéma, la danse, le cirque, la musique, les arts plastiques. Dans la mise en scène d'António Pires, le baigne prend des allures de tableau du Caravage. Chez Jan Lauwers, toute réplique des acteurs a un contrepoint musical ou chorégraphique. Cette tour de Babel du spectacle vivant, bien qu'elle ait ses contraintes techniques, est jubilatoire. Le Festival de Almada semble bien engagé dans la voie d'une mondialité culturelle positive – un décentrement qui pourra progressivement mener à accorder une plus grande place aux auteurs et metteurs en scène féminins et aux artistes extra-occidentaux. On peut d'autant plus saluer ce parti pris exigeant et engagé de la programmation au su des problèmes budgétaires connus par le festival cette année (voir l'édito de Rodrigo Francisco, son directeur, sur les coupes drastiques imposées par l'État portugais), qui nous rappellent à point nommé que l'altruisme et l'ouverture des frontières ne sont pas nécessairement conditionnés par l'opulence matérielle.

REPORTAGES

MARCHÉ DES ARTS DU SPECTACLE D'ABIDJAN: DE LA FORME ET DU FOND

— par Jean-Christophe Brianchon —

Tous les deux ans, le Marché des arts du spectacle d'Abidjan s'ouvre et s'affiche comme le rendez-vous incontournable des scènes du continent africain, mais pas que. Bien plus que des représentations, le MASA propose pendant une semaine de réfléchir et de tisser un discours fort qui impose la culture en général, et le théâtre en particulier, comme une « arme de construction massive ».

Et à ceux que cela ferait sourire, tant la formule peut paraître éculée, alors il faut venir écouter les paroles de ces artistes qui façonnent les cultures du continent. Car c'est tout l'intérêt de cette manifestation: sept jours durant, les professionnels invités peuvent non seulement assister aux spectacles d'une centaine de compagnies venues d'une trentaine de pays, mais surtout, et c'est le plus intéressant peut-être, écouter les multiples tables rondes organisées autour d'un thème, qui en 2018 était le suivant: quels modèles économiques pour les arts de la scène? À ces instants apparaissent des réalités, pas toujours très éloignées de celles qui sont les nôtres en Europe: le manque de moyens financiers au service de la création, bien sûr, mais aussi l'inexistence d'un cadre juridique suffisamment solide pour le statut des artistes, la

faiblesse des formations artistiques, le manque de mobilité des troupes, ou encore le trop peu de considération des spécificités locales. Autant de lacunes et d'oublis auxquels le MASA souhaite répondre par son existence même et parce qu'il propose comme conditions de travail et de représentation aux artistes qu'il invite, mais aussi par ces paroles diffusées lors de ces sessions d'échange.

“

Une arme politique

Des sessions à l'occasion desquelles deux discours se détachent: le désir de faire de l'art un business, comme pour répondre par l'excès inverse à ceux qui voient encore le spectacle vivant comme un gentil divertissement, et un second, plus intéressant, selon lequel l'artiste devrait se poser en puissance de parole historialisante de son temps, capable de s'imposer en aimant fédérateur et comme cette cellule qui pourra contrecarrer le désir de certains pouvoirs politiques de « court-circuiter les consciences ». Sur scène, devant les quelque 150 journalistes et 250 professionnels invités à venir assister aux spectacles, ce sont donc des discours plutôt que des formes qui se développent, avec tous

les risques que cela comporte. Les risques, oui, car il serait illusoire de penser que, l'art étant une arme politique, les artistes qui le font et les institutions qui l'incarnent seraient tous aptes de la même façon à décoder la rhétorique politicienne qui tue pour en formuler une autre, construite et nécessaire. Au fil des représentations, ce sont ainsi des paroles très inégales qui sont offertes au public, parfois belles, mais souvent naïves, quand par exemple l'humoriste ivoirien Adama Dahico s'avance sur le plateau pour nous dire ces mots: « Sans paix, il n'y a pas de développement. » À quelques encablures à peine d'un discours de Miss France, on avance donc dans la forêt des propositions qui nous sont faites, sans réellement comprendre la nécessité des mots, et le pourquoi du manque de forme. Peut-être évidemment parce que cette histoire des théâtres africains dont les artistes déplorent qu'elle soit inconnue de la jeunesse ne situe pas à cet endroit, et alors cela serait très bien ainsi. Reste que ce n'est pas toujours vrai. Quand la camerounaise Agathe Djokam occupe la scène, c'est toute une histoire qui s'avance et des sensations qui hurlent brillamment, selon les codes, le temps et l'espace qui sont les siens. À cet instant alors revient cette éternelle certitude: celle du talent, et des moyens mis à leur disposition.



Claire Tabouret © Rebecca Fanuele

I/O Gazette n°86 — 14.07.2018

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — 12 rue de Mirbel, 75005 Paris
SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Mariane de Douret, Youssef Ghai, Stéphane Hélot, Victor Inisan, Pénélope

Patrix, Johanna Pernot, Lola Salem, Clara Sandeau, Audrey Santacrocce

Photo de couverture De la série « Protokoll », à voir à la Collection Lambert,

photographie Christan Lutz © LUTZ / MAPS

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE

NOS PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES

ODÉON

THÉÂTRE DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

20 – 30 septembre / Odéon 6^e

Proces

[Le Procès]

d'après **Franz Kafka**
mise en scène **Krystian Lupa**
en polonais, surtitré en français

21 septembre – 21 octobre / Berthier 17^e

Les Démons

d'après **Fédor Dostoïevski**
mise en scène **Sylvain Creuzevault**
création

5 – 10 novembre / Berthier 17^e

Love

texte et mise en scène **Alexander Zeldin**
en anglais, surtitré en français

9 novembre – 29 décembre / Odéon 6^e

L'École des femmes

de **Molière**
mise en scène **Stéphane Braunschweig**
création

17 novembre – 22 décembre / Berthier 17^e

Joueurs, Mao II, Les Noms

d'après **Don DeLillo**
mise en scène **Julien Gosselin**

11 janvier – 1^{er} février / Odéon 6^e

Les Idoles

un spectacle de **Christophe Honoré**

18 janvier – 10 février / Berthier 17^e

Arctique

un spectacle de **Anne-Cécile Vandalem**

20 – 24 février / Odéon 6^e

Am Königsweg

[Sur la voie royale]

d'**Elfriede Jelinek**
mise en scène **Falk Richter**
en allemand, surtitré en français

8 mars – 21 avril / Berthier 17^e

La Trilogie de la vengeance

texte et mise en scène **Simon Stone**
d'après **John Ford, Thomas Middleton, William Shakespeare**
création

15 mars – 7 avril / Odéon 6^e

Le Pays lointain

de **Jean-Luc Lagarce**
mise en scène **Clément Hervieu-Léger**

10 mai – 15 juin / Odéon 6^e

Un ennemi du peuple

d'**Henrik Ibsen**
mise en scène **Jean-François Sivadier**

17 mai – 15 juin / Berthier 17^e

Cataract Valley

d'après **Jane Bowles**
un projet de **Marie Rémond**

5 – 22 juin / Berthier 17^e

Saigon

un spectacle de **Caroline Guiela Nguyen**
en français et vietnamien, surtitré en français

juillet / Hors les murs

Mon grand amour

un spectacle de **Caroline Guiela Nguyen**

theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40



arte TROISCOULEURS

Le Monde



•2